

Il y a des mots
de Georges Jean (1920-2011)

Il y a des mots, c'est pour les dire,
c'est pour les faire frire,
c'est pour rire.

Il y a des mots, c'est pour les chanter,
c'est pour rêver,
c'est pour les manger.

Il y a des mots, que l'on ramasse;
des mots qui passent,
des mots qui se cassent.

Il y a des mots pour le matin,
des mots métropolitains,
ou lointains.

Il y a des mots épais et noir,
des mots légers pour les histoires,
des mots à boire.

Il y a des mots pour toutes les choses,
pour les lèvres, pour les roses,
des mots pour les métamorphoses,
Si l'on ose...

J'écris des mots bizarres
J'écris des longues histoires
J'écris juste pour rire
Des choses qui ne veulent rien dire.

Écrire c'est jouer

J'écris le soleil
J'écris les étoiles
J'invente des merveilles
Et des bateaux à voiles.

Écrire c'est rêver

J'écris pour toi
J'écris pour moi
J'écris pour ceux qui liront
Et pour ceux qui ne liront pas.

Écrire c'est aimer

J'écris pour ceux d'ici
Ou pour ceux qui sont loin
Pour les gens d'aujourd'hui
Et pour ceux de demain.

Écrire c'est vivre.

L'école de Jacques Charpentreau (1928-)

Dans notre ville il y a
Des tours, des maisons par milliers,
Du béton, des blocs, des quartiers,
Et puis mon cœur, mon cœur qui bat
Tout bas.

Dans mon quartier, il y a
Des boulevards, des avenues,
Des places, des ronds-points, des rues
Et puis mon cœur, mon cœur qui bat
Tout bas.

Dans notre rue il y a
Des autos, des gens qui s'affolent,
Un grand magasin, une école,
Et puis mon cœur, mon cœur qui bat
Tout bas.

Dans cette école, il y a
Des oiseaux qui chantent tout le jour
Dans les marronniers de la cour.
Mon cœur, mon cœur, mon cœur qui bat
Est là.

Période 1 : La ville

Il s'en passe des choses dans ma cité de Guy Foissy (1932-)

Il s'en passe des choses dans ma cité.

Il n'y a qu'à regarder.

Moi, un jour, j'ai dit: "J'arrête, je regarde."

J'ai posé par terre mes deux sacs.

Je me suis assis. J'ai regardé.

Les gens venaient

Les gens marchaient

Les gens passaient

Les gens tournaient

Les gens filaient

Les gens glissaient

Les gens dansaient

Les gens parlaient

Gesticulaient

Les gens criaient

Les gens riaient

Les gens pleuraient

Disparaissaient.

Il s'en passe des choses dans ma cité.

Il n'y a qu'à regarder.

On voit de tout, on peut tout voir.

Mais ce qu'on ne voit jamais dans ma cité,

c'est un regard.

Un regard qui vous regarde et qui s'attarde.

Les gens naissaient

Les gens vivaient

Les gens mourraient.

Et moi, je restais sur mon banc de pierre,
encadré par mes deux sacs.

Je regardais.

C'est merveilleux: partout où il y a des

femmes, partout où il y a des hommes,

Partout il y a la vie.

J'aurai dû me lever. Leur tendre la main.

Leur dire: "Salut. Bonjour! J'existe.

Et vous? Vous existez?"

Je suis resté assis.

Le plus souvent, c'est ainsi que les choses se
passent.

L'arbre
de Jacques Charpentreau (1928-)

Perdu au milieu de la ville
L'arbre tout seul, à quoi sert-il?
Les parkings, c'est pour stationner,
Les camions pour embouteiller,
Les motos pour pétarader,
Les vélos pour se faufiler.
L'arbre tout seul, à quoi sert-il?
Les télévisions, c'est pour regarder,
Les transistors pour écouter,
Les murs pour la publicité,
Les magasins pour acheter.
L'arbre tout seul, à quoi sert-il?
Les maisons, c'est pour habiter,
Le béton pour embétonner,
Les néons pour illuminer,
Les feux rouges pour traverser.
L'arbre tout seul, à quoi sert-il?
Les ascenseurs, c'est pour grimper,
Les présidents, pour présider,
Les montres pour se dépêcher,
Les mercredis pour s'amuser.
L'arbre tout seul, à quoi sert-il?
Il suffit de la demander
À l'oiseau qui chante à la cime.

Dans Paris
de Paul Eluard (1895-1952)

Dans Paris il y a une rue ;
Dans cette rue il y a une maison ;
Dans cette maison il y a un escalier ;
Dans cet escalier il y a une chambre ;
Dans cette chambre il y a une table ;
Sur cette table il y a un tapis ;
Sur ce tapis il y a une cage ;
Dans cette cage il y a un nid ;
Dans ce nid il y a un oeuf ;
Dans cet oeuf il y a un oiseau.
L'oiseau renversa l'oeuf ;
L'oeuf renversa le nid ;
Le nid renversa la cage ;
La cage renversa le tapis ;
Le tapis renversa la table ;
La table renversa la chambre ;
La chambre renversa l'escalier ;
L'escalier renversa la maison ;
La maison renversa la rue ;
La rue renversa la ville de Paris.

Il pleut

De Raymond Queneau (1903-1976)

Averse averse averse averse averse averse
pluie ô pluie ô pluie ô ! ô pluie ô pluie ô
pluie !
gouttes d'eau gouttes d'eau gouttes d'eau
gouttes d'eau
parapluie ô parapluie ô paraverse ô !
paragouttes d'eau paragouttes d'eau de pluie
capuchons pèlerines et imperméables
que la pluie est humide et que l'eau mouille et
mouille !
mouille l'eau mouille l'eau mouille l'eau mouille
l'eau
et que c'est agréable agréable agréable
d'avoir les pieds mouillés et les cheveux
humides
tout humides d'averse et de pluie et de gouttes
d'eau de pluie et d'averse et sans un
paragoutte
pour protéger les pieds et les cheveux mouillés
qui ne vont plus friser qui ne vont plus friser
à cause de l'averse à cause de la pluie
à cause de l'averse et des gouttes de pluie
des gouttes d'eau de pluie et des gouttes
d'averse
cheveux désarçonnés cheveux sans parapluie

La pluie

de Pierre Morhange (1901-1972)

La pluie et moi marchions
Bons camarades
Elle courait devant et derrière moi
Et je serrais notre trésor dans mon cœur
Elle chantait pour nous cacher
Elle chantait pour endormir mon cœur

Elle passait sur mon front sa peau mouillée
Et humaine ma chère pluie
Elle tendait l'oreille
Pour savoir si mon chant silencieux était
anéanti

Elle me met les mains sur les épaules
Et court tant haut dans la plaine du ciel
Et tant me montre les diamants du soleil
Et tant toujours me caresse la peau
Et tant toujours me chante dans les os
Que je deviens un bon camarade

J'entonne une grande chanson
Qu'on entend et les cabarets et les oiseaux
Disent à notre passage Maintenant
Ils chantent tous les deux.

Trois feuilles mortes
de Raymond Richard (19.. - 1970)

Ce matin devant ma porte,
J'ai trouvé trois feuilles mortes.
La première aux tons de sang
M'a dit bonjour en passant
Puis au vent s'en est allée.

La seconde dans l'allée,
Au creux d'une flaque d'eau
A sombré comme un bateau.
J'ai conservé dans ma chambre
La troisième couleur d'ambre.

Quand l'hiver sera venu,
Quand les arbres seront nus,
Cette feuille desséchée,
Contre le mur accrochée
Me parlera des beaux jours
Dont j'attends le gai retour.

Cher frère blanc
de Léopold Sédar Senghor (1906-
2001)

Quand je suis né, j'étais noir,
Quand j'ai grandi, j'étais noir,
Quand je vais au soleil, je suis noir,
Quand je suis malade, je suis noir,
Quand je mourrai, je serai noir

Tandis que toi, homme blanc,
Quand tu es né, tu étais rose,
Quand tu as grandi, tu étais blanc,
Quand tu es au soleil, tu es rouge,
Quand tu as froid, tu es bleu,
Quand tu as peur, tu es vert,
Quand tu es malade, tu es jaune,
Quand tu mourras, tu seras gris.

Alors, de nous deux,
Qui est l'homme de couleur ?

L'Autre :
Celui d'en face, ou d'à côté,
Qui parle une autre langue
Qui a une autre couleur,
Et même une autre odeur
Si on cherche bien...

L'Autre :
Celui qui ne porte pas l'uniforme
Des bien-élevés,
Ni les idées
Des bien-pensants,
Qui n'a pas peur d'avouer
Qu'il a peur...

L'Autre :
Celui à qui tu ne donnerais pas trois sous
Des-fois-qu'il-irait-les-boire,
Celui qui ne lit pas les mêmes bibles,
Qui n'apprend pas les mêmes refrains...

L'Autre :
N'est pas nécessairement menteur, hypocrite,
vaniteux, égoïste, ambitieux, jaloux, lâche,
cynique, grossier, sale, cruel...

Puisque, pour Lui, l'ATUTRE...

C'est Toi

L'Homme qui te ressemble
de René Philombe (1930-2001)

J'ai frappé à ta porte
J'ai frappé à ton cœur
Pourquoi me repousser ?
Ouvre-moi, mon frère.
Pourquoi me demander
L'épaisseur de mes lèvres
La longueur de mon nez
La couleur de ma peau
Et le nom de mes dieux ?
Ouvre-moi, mon frère.
Pourquoi me demander
Si je suis d'Afrique
Si je suis d'Amérique
Si je suis d'Asie
Si je suis d'Europe ?
Ouvre-moi, mon frère.
Je ne suis pas un noir
Je ne suis pas un rouge
Je ne suis pas un blanc,
Je ne suis pas un jaune.
Ouvre-moi, mon frère
Je ne suis qu'un homme,
L'homme de tous les dieux,
L'homme de tous les temps,
L'homme qui te ressemble :
Ouvre-moi, mon frère.

Période 3 : Voyage

Le relais

de Gérard de Nerval (1808-1855)

En voyage, on s'arrête, on descend de voiture;
Puis entre deux maisons on passe à l'aventure,
Des chevaux, de la route et des fouets étourdi,
L'œil fatigué de voir et le corps engourdi.

Et voici tout à coup, silencieuse et verte,
Une vallée humide et de lilas couverte,
Un ruisseau qui murmure entre les peupliers,
Et la route et le bruit sont bien vite oubliés !

On se couche dans l'herbe et l'on s'écoute vivre,
De l'odeur du foin vert à loisir on s'enivre,
Et sans penser à rien on regarde les cieux.
Hélas une voix crie : " En voiture, messieurs!"

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau
voyage
de Joachim Du Bellay (1522-1560)

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau
voyage,
Ou comme celui-là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le dos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage
?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine
:

Plus mon Loir gaulois, que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Far West

de Raymond Fau (1936 -)

Au grand galop soulevant la poussière
J'irai là-bas le long de tes canyons,
Et dans ton ciel tout brûlant de lumière
Éclatera la joie de mes chansons.

Je conduirai la vieille diligence
Je bâtirai mon ranch au bord de l'eau.
Sous les étoiles, la nuit dans le silence,
Près d'un feu clair chantera mon banjo.
Pourtant jamais ne pourront me suffire
Tous ces trésors que j'aurai découverts.

Je reviendrai dans mon pays revivre
Au souvenir des galops du désert.
Et des amis j'en aurai par centaines ;
Nous bâtirons le monde de demain.
Un monde en paix où la joie sera reine
Ce monde heureux dont rêvent les copains.

Tes blancs chevaux m'appellent
Et les plaines si belles.

Far west, far west !

Y'a de l'or à la pelle

Et des villes nouvelles :

Allons vers le far west !

Periode 3 : Les histoires en tables

Les sept nains de Jean Gardieu (1903-1995)

La princesse Blanche-Neige,
Cher les sept nains qui la protègent
Lave, nettoie, époussete,
Sept fois un, sept.

Lorsqu'une vieille aux jambes torsées,
Sept fois deux, quatorze.

Lui dit : « Prends ce beau fruit, tiens ! »
Sept fois trois, vingt et un.

Mais un des nains frappe à la vitre,
Sept fois quatre, vingt-huit.

Et lui dit : « Garde-toi bien,
Sept fois cinq, trente cinq.

De mordre à ce fruit dangereux,
Sept fois six, quarante-deux.

C'est un poison qu'elle t'offre ! »
Sept fois sept, quarante-neuf.

La vieille, dans les airs, s'enfuit
Sept fois huit, cinquante-six.

Et la Princesse des bois,
Sept fois neuf, soixante-trois.

Est sauvée par ses amis,
Sept fois dix, soixante-dix.



Le cowboy et les voleurs de Jean Gardieu (1903-1995)

Ces huit voleurs de chevaux
Sont surpris un peu trop tôt
Par le cowboy Hippolyte,
Huit fois un, huit.

Ils s'enfuient et chacun d'eux
Tire sur lui deux coups de feu

Quel vacarme ! Quelle fournaise !
Huit fois deux, seize.

Mais ils ne peuvent l'abattre,
Huit fois trois, vingt-quatre.

Alors il lance sur eux,
Huit fois quatre, trente-deux.

Son lasso de cordes puissantes
Huit fois cinq, quarante.



Et les entraîne à sa suite
Huit fois six, quarante-huit.

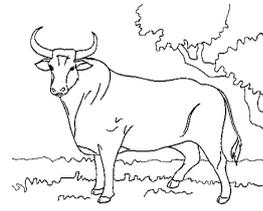
Pur son passage, on applaudit,
Huit fois sept, cinquante-six.

On entend les tambours battre,
Huit fois huit, soixante-quatre.

Tous les enfants sont à ses trousses,
Huit fois neuf, soixante-douze.

En triomphateur il revient
Huit fois dix, quatre-vingts.

Les Muses et le pauvre bœuf
de Jean Cardieu (1903-1995)



Près de la mer, les neuf Muses,
Insouciantes, s'amusent,
Lorsque arrive, à pas lents, un bœuf,
Neuf fois un, neuf.

Craintives, elles prennent la fuite,
Neuf fois deux, dix-huit.

Cependant, la pauvre bête,
Neuf fois trois, vingt-sept.

Est destinée au sacrifice,
Neuf fois quatre, trente-six.

Les Muses ont le cœur sur la main,
Neuf fois cinq, quarante-cinq.

Et ne voulant pas qu'on l'abatte,
Neuf fois six, cinquante-quatre.

Cachent l'animal plein d'effroi,
Neuf fois sept, soixante-trois.

Sous les branches et sous la mousse,
Neuf fois huit, soixante-douze.

Et le sacrificateur qui survient,
Neuf fois neuf, quatre-vingt-un.

Croit que le bœuf au ciel est parti,
Neuf fois dix, quatre-vingt-dix.

Complainte amoureuse

d'Alphonse Allais (1854-1905)

Oui dès l'instant que je vous vis
Beauté féroce, vous me plûtes
De l'amour qu'en vos yeux je pris
Sur-le-champ vous vous aperçûtes
Ah ! Fallait-il que je vous visse
Fallait-il que vous me plussiez
Qu'ingénuement je vous le disse
Qu'avec orgueil vous vous tussiez
Fallait-il que je vous aimasse
Que vous me désespérassiez
Et qu'enfin je m'opiniâtresse
Et que je vous idolâtrasse
Pour que vous m'assassinassiez

Pour le pont Mirabeau coule la Peine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souviennne
La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Pour le pont Mirabeau coule la Peine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure.

Mon rêve familier
de Paul Verlaine (1844-1896)

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? -Je l'ignore.
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie excita.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tuées.

La chevauchée
de Jacques Charpentreau (1928 -)

Certains, quand ils sont en colère,
Orient, trépignent, cassent des verres...
Moi, je n'ai pas tous ces défauts :
Je monte sur mes grands chevaux.

Et je galope, et je voltige,
Bride abattue, jusqu'au vertige
Des étincelles sous leurs fers,
Mes chevaux vont un train d'enfer.

Je parcours ainsi l'univers,
Monts, forêts, campagnes, déserts...
Quand mes chevaux sont fatigués,
Je rentre à l'écurie - calmé.

Il a mis le café
Dans la tasse
Il a mis le lait
Dans la tasse de café
Il a mis le sucre
Dans le café au lait
Avec la petite cuiller
Il a tourné
Il a bu le café au lait
Et il a reposé la tasse
Sans me parler
Il a allumé
Une cigarette
Il a fait des ronds
Avec la fumée
Il a mis les cendres
Dans le cendrier
Sans me parler
Sans me regarder
Il s'est levé
Il a mis
Son chapeau sur la tête
Il a mis son manteau de pluie
Parce qu'il pleuvait
Et il est parti
Sous la pluie
Sans une parole
Sans me regarder
Et moi j'ai pris
Ma tête dans ma main
Et j'ai pleuré.

Terreur de Guy de Maupassant (1850-1893)

Ce soir-là j'avais lu fort longtemps quelque
auteur.

Il était bien minuit, et tout à coup j'eus peur.

Peur de quoi ? Je ne sais, mais une peur horrible.

Je compris, haletant et frissonnant d'effroi,

Qu'il allait se passer une chose terrible...

Alors il me sembla sentir derrière moi

Quelqu'un qui se tenait debout, dont la figure

Riait d'un rire atroce, immobile et nerveux :

Et je n'entendais rien, cependant. O torture !

Sentir qu'il se baissait à toucher mes cheveux,

Et qu'il allait poser sa main sur mon épaule,

Et que j'allais mourir au bruit de sa parole !...

Il se penchait toujours vers moi, toujours plus près

;

Et moi, pour mon salut éternel, je n'aurais

Ni fait un mouvement ni détourné la tête...

Ainsi que des oiseaux battus par la tempête,

Mes pensers tournoyaient comme affolés d'horreur.

Une sueur de mort me glaçait chaque membre,

Et je n'entendais pas d'autre bruit dans ma

chambre

Que celui de mes dents qui claquaient de terreur.

Un craquement se fit soudain ; fou d'épouvante,

Ayant poussé le plus terrible hurlement

Qui soit jamais sorti de poitrine vivante,

Je tombai sur le dos, roide et sans mouvement.

Cherchez le Z
de Pierre Gamarra (1919 - 2009)

Un jour, la lettre Z
quitta l'azur, quitta le nez,
quitta Zanzibar et Zoé,
quitta le zébu et le zèbre,
la zibeline et le zinnia,
quitta le zinc, le zigoma,
quitta la zone et le zona,
quitta le zoo et le zouave,
quitta le Zambèze et Zorro,
quitta le zig, quitta le zag,
quitta Zirzi, quitta Zouzou

et disparut on ne sait où !
Plus de z ! C'était très dur :

En levant le nez vers l'azur,
Quand on allait à Zanzibar,
on voyait un grand ciel zébré
d'horribles éclairs en zig-zag.
Les zibelines du zoo
allaient boire dans le Zambèze.
Impossible d'avoir zéro faute
dans toutes ses dictées.
Alors, Zorro tout zéchant,
alors zizi, alors zouzou,
s'en sont allés chercher le Z
Ils ont fini par le trouver
entre Zanzibar et Zériers,
Vera Cruz et St-Jean de Luze.

dans la zone où sont les zébus.

Et depuis que le z est là,
le nez a retrouvé son bout,
Zirzi s'amuse avec Zouzou
dans un jardin de zinnias,
tous les zébus sont au zoo,
et le zouave au pont de l'Alma,
Et dans l'air, le fouet de Zorro
écrit encore des zéros.

Récatonpilu ou le jeu du poulet
de Jean Gardieu (1903-1995)

Si tu veux apprendre
des mots inconnus,
récapitulons,
récatonpilu.

Si tu veux connaître
des jeux imprévus,
locomotivons,
locomotivu.

Mais les jeux parfaits
sont les plus connus :
jouons au poulet.
Je suis le renard
je cours après toi
plus loin que ma vie.

Comme tu vas vite !
Si je m'essoufflais !
Si je m'arrêtais !
Récatonpilu ou le jeu du poulet.

Le hareng saur
de Charles Cros (1842 - 1888)

Il était un grand mur blanc - nu, nu, nu,
Contre le mur une échelle - haute, haute, haute,
Et, par terre, un hareng saur - sec, sec, sec.

Il vient, tenant dans ses mains - sales, sales, sales,
Un marteau lourd, un grand clou - pointu, pointu, pointu
Un peloton de ficelle - gros, gros, gros.

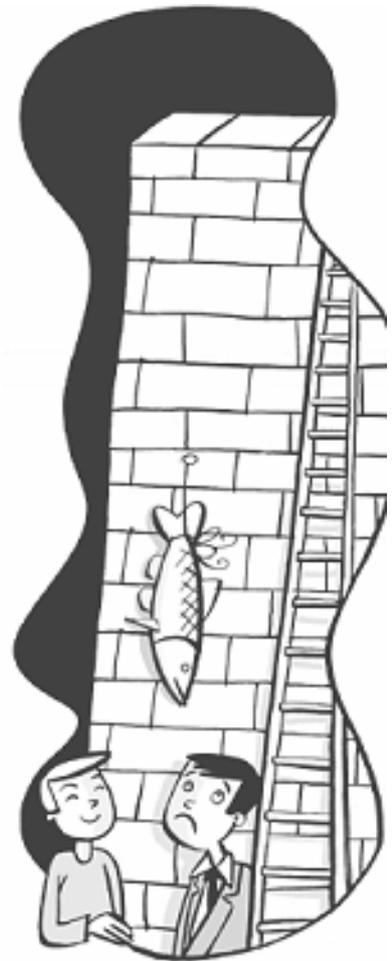
Alors il monte à l'échelle - haute, haute, haute,
Et plante le clou pointu - toc, toc, toc,
Tout en haut du grand mur blanc - nu, nu, nu.

Il laisse aller le marteau - qui tombe, qui tombe, qui tombe,
Attache au clou la ficelle - longue, longue, longue,
Et, au bout, le hareng saur - sec, sec, sec.

Il redescend de l'échelle - haute, haute, haute,
L'emporte avec le marteau - lourd, lourd, lourd,
Et puis, il s'en va ailleurs - loin, loin, loin.

Et, depuis, le hareng saur - sec, sec, sec,
Au bout de cette ficelle - longue, longue, longue,
Très lentement se balance - toujours, toujours, toujours.

J'ai composé cette histoire - simple, simple, simple,
Pour mettre en fureur les gens - graves, graves, graves,
Et amuser les enfants - petits, petits, petits.



Période 5 : détournements

Le Corbac et le Rocneau de Jean de la Risseuse

Un pignouf de corbac, sur un touffu, paumé,
P'envoyait par la tranche, un coulant baraqué.
Un goupillé d'rocneau qui n'avait pas clappé,
Le radina lousdé pour le baratiner :
« Hé ! Mon pote le corbac,
Je n'avais pas gaffé que t'étais si chouette
Et si bien baraqué.
Si tu pousses ta gueulante aussi bien que t'es
fringué,
C'es l'caïd des mecs de ce bled ! »
Le corbac, pas mariole,
Lui lâcha le coulant sur la fiole.

Moralité :

Chacun, dans son louinqué,
Pil veut rester peïnard,
Doit fermer son clapet
Devant les combinards.

La fourmi et la cigale de Françoise Pagan (1935-2004)

La fourmi ayant stocké
Tout l'hiver
Se trouva fort encombrée
Quand le soleil fut venu :
Qui lui prendrait ses morceaux
De mouches ou de vermisseaux ?
Elle tenta de démarcher
Chez la cigale, sa voisine,
La poussant à s'acheter
Quelques grains pour subsister
Jusqu'à la saison prochaine.
« Vous me paierez, lui dit-elle,
Après l'ôut, foi d'animal,
Intérêt et principal. »
La cigale n'est pas gourmande :
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps froid ?
Dit-elle à cette amasseuse.
- Nuit et jour à tout venant
Je stockais, ne vous déplaie.
- Vous stockiez : j'en suis fort aise ;
Et bien solderz maintenant. »